

tout dérangé ça. Le bourgeois avait deux raisons pour marier sa fille au jeune Guérin. D'abord, il lui fallait un gendre avocat pour pousser ses affaires, puis il avait un dessein de faire des moulins, des bâtisses, un tas d'histoires; toujours, il lui fallait pour cela la terre de la famille. Avec le jeune Guérin, il avait à peu près, comme qui dirait, la maîtrise de la terre. Quand il vit cela, v'là mon François qui se met à faire faire connaissance à mon cousin l'avocat avec le bourgeois; et petit à petit, v'là mon cousin qui se pousse dans la manche du bonhomme. C'était une consulte par-ci, un mot par-là. Puis le bonhomme lui passo une petite affaire par-ci, une petite affaire par-là; enfin, il s'aperçut que mon cousin l'avocat était justement l'homme qu'il lui fallait; et qu'en fait de tours et de finesses, il pouvait même lui en remonter, ce qui est dire pas mal. Le jeune Guérin, pendant ce temps-là, contait des fleurettes à la demoiselle, et la demoiselle, vous comprenez, comme toutes les fillettes, se laissait conter fleurettes; mais tout ça n'avancait pas beaucoup les affaires. Mon cousin l'avocat courtisait le bonhomme, ce qui valait bien mieux. Mon cousin François faisait semblant de rien. Un bon jour il dit comme ça à son bourgeois: Mais, mon bourgeois, si vous pouviez marier mam'zelle Clorinde à M. Henri Voisin, savez-vous que ça vous ferait une fameuse affaire.—Mais la terre, fit le bourgeois?—Bah, la terre, fit mon cousin François: si vous voulez me laisser faire, j'ai trente-six plans pour vous la faire avoir. Et v'là mes deux cousins qui se mettent à faire des embarcations de billets et de signatures qui répondent les uns pour les autres et qui font répondre le petit Guérin; si ben qu'à la fin du compte, v'là tout ce monde-là poursuivi et v'là qu'ils vont vendre la terre en question.

Pierre-J.-D. Chauveau.

(A suivre)